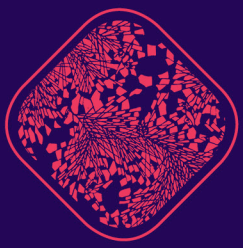
Anne-Marie Garat

La première fois



ESSENCES

ACTES SUD

ESSENCES

ACTES SUD

Quand on essaie de reconnaître des odeurs, on se perd dans le vaste monde du passé que chacun porte en soi.

Yôko Ogawa

Le parfum éveille la pensée, il convoque les images de nos vies, il stimule le désir et délie la mémoire. "Essences" est une collection à travers laquelle se dévoilent de multiples imaginaires. Du récit au poème, de l'essai à la fiction elle deviendra miroir du temps, partition de l'effroi, de l'absence, du bonheur ou de l'éphémère, évocation des lointains ou des voyages perdus.

LA PREMIÈRE FOIS

Alors l'instant enfui se visite à loisir, nous l'effleurons et le manquons, le retrouvons, son revenu d'absence émeut infiniment plus que ce que nous vivons dans le temps bref si vite confisqué, maintenant durable et compact, comprimé qu'il est dans le mince feuilleté du papier argentique, une durée qui ne demande qu'à se développer, à déployer ses plis atmosphériques et s'épanouir en rose vivante du souvenir.

Pour Essences, *Anne-Marie Garat revisite l'alchimie de la photographie. Dans une chambre noire, le temps de la mémoire est arbitraire, les images révélées parfois inattendues. Et les odeurs inoubliables.*

ANNE-MARIE GARAT

DU MÊME AUTEUR

L'HOMME DE BLAYE, Flammarion, 1984.
VOIE NON CLASSÉE, Flammarion, 1985.
L'INSOMNIAQUE, Flammarion, 1987 ; Babel n° 440.
LE MONARQUE ÉGARÉ, Flammarion, 1989 ; Seuil, 1996.
CHAMBRE NOIRE, Flammarion, 1990 ; Babel n° 887.
ADEN, Seuil, 1992 ; Points, 2007.
MERLE, Seuil, 1996.
DANS LA PENTE DU TOIT, Seuil, 1998.
L'AMOUR DE LOIN, Actes Sud, 1998.
ISTVÁN ARRIVE PAR LE TRAIN DU SOIR, Seuil, 1999 ; Points, 2010.
LES MAL FAMÉES, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 557.
NOUS NOUS CONNAISSONS DÉJÀ, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 741.
PETITE FABRIQUE DE L'IMAGE (coauteur), Magnard, 2003.
LA ROTONDE, Actes Sud, 2004.
UNE FAIM DE LOUP. LECTURE DU "PETIT CHAPERON ROUGE", Actes Sud, 2004 ; Babel n° 929.
DANS LA MAIN DU DIABLE, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 840.
ON NE PEUT PAS CONTINUER COMME ÇA, In-8, 2006.
L'ENFANT DES TÉNÈBRES, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1039.
LA DIAGONALE DU SQUARE, In-8, 2009.
HONGRIE, Actes Sud, 2009.
PENSE À DEMAIN, Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1090.
PHOTOS DE FAMILLE : UN ROMAN DE L'ALBUM, Actes Sud, 2011.
PROGRAMME SENSIBLE, Actes Sud, 2013.
TRANQUILLE, In-8, 2013.

© ACTES SUD, 2013
ISBN 978-2-330-02828-2

Anne-Marie Garat

La première fois

ESSENCES
ACTES SUD

LA PREMIÈRE FOIS

À l'automne de cette année-là, je me suis résolue à passer une nuit chez ma mère, *la dernière* me disais-je, dans cette maison où elle a été enfant, qu'elle a héritée de son père, lui-même la tenant de son père et celui-ci de son propre père qui la bâtit de ses mains en 1873 pour lui et ses fils au lieu-dit les Calinottes, un peu à l'écart du village dans cette campagne du Médoc parmi les vignes. À la mort de grand-père, mes parents qui venaient de prendre leur retraite s'y sont établis, ils y ont vécu durant quinze ans, puis ma mère une fois veuve y est restée seule quinze ans encore avant de se retirer dans un établissement pour personnes âgées et, les frais excédant ses revenus, de décider de s'en séparer, mettant ainsi fin à cent quarante ans de succession familiale.

Comme elle, bien des gens sont aujourd'hui conduits à se défaire d'un patrimoine hérité de plusieurs générations ; encore ceux-là ont-ils l'avantage d'en posséder un pour assurer leur vieillesse mais,

quand ils gardent assez d'esprit – ce qui est le cas de ma mère – pour regarder tout à loisir leur temps compté s'égrener jour à jour, ce sacrifice s'aggrave de penser que de leur vivant disparaît le décor de leur existence comme ils ont peut-être eux-mêmes effacé celui des gens qui y ont avant eux vécu, travaillé, y sont morts, en sont partis sans retour ou y ont attendu celui d'un fils, d'un frère en captivité, assisté aux naissances, aux agonies, pleuré un aimé, ceux-là sont déjà perdus dans la brume de l'oubli, leur histoire d'anonymes n'intéresse plus personne, leurs luttes, leurs espoirs, leur opiniâtreté pour amasser ce bien, l'augmenter de quelques parcelles de vignes ou d'un hangar, comptant sou à sou le maigre revenu des récoltes vivrières et de quelques barriques de vin, des fèves ou des artichauts vendus à l'épicerie du village, lésinant sur le linge, le savon, l'huile et le café, plus souvent la chicorée, plus souvent maigre que gras, radinerie risible aux citadins que l'épargne cachée sous la pile de mouchoirs, le contentement de peu érigé en vertu, la parcimonie, la peur de manquer, cette hantise héréditaire – je préfère ne pas y penser. Je ne veux plus penser à cette maison, dit-elle, je ne veux rien en savoir, ne jamais y retourner ni passer sur la route et revoir ses murs, pas même de loin.

Mais, avant qu'elle ne se résigne à la vendre, il me fallait bien y revenir de temps en temps pour veiller

à son bien, rouvrir les volets, aérer les pièces confinées durant des mois et balayer les insectes morts d'inanition qui jonchent le sol. Y séjournant une quinzaine l'été, il me fallait bien alors faire comme si la maison était de nouveau habitée, rouvrir les compteurs, relancer le réfrigérateur, le cumulus, dépoussiérer ses meubles, désherber son jardin avant de sortir les fauteuils sous le catalpa qui chaque année grandit son ombre claire, gratter la mousse rousse et le jaune lichen crustacé de son banc (une corniche de cheminée posée sur deux pierres), et encore tailler les lauriers, l'hortensia qui envahit la terrasse, et cette saleté de glycine qui, dit-elle, si on la laisse folâtrer, gagne le toit, soulève les tuiles, descelle le joint des murs. Desquels grand-père répétait avec fierté ce qu'il en avait sans doute entendu dire de son père, et celui-ci de son père maçon, les flattant de la paume comme il les avait vus le faire : c'est du calcaire, petite, de la belle pierre extraite des carrières de Bourg, portées d'une rive à l'autre sur les gabarres et charroyées depuis le port exprès pour la construction, aucune humidité ne remonte des fondations, les murs sont bâtis sur le sable. Ils seront encore debout que nous dormirons au cimetière.

N'oublie pas, petite, nous sommes un pays de sable.

Vois comme on le trouve dès qu'on creuse à la bêche la terre du jardin. Sous son odeur fermentée d'humus, de spores et de litière, sens monter celle saline du sable. Ce disant, il le fait ruisseler entre ses doigts calleux, scintillant de mille particules de gypse, de quartz et de mica, grains de sel, bris infimes de coquillages. Sache, petite, que l'embouchure du fleuve était dans les siècles anciens un archipel d'îles cernées d'océan, peu à peu comblé d'alluvions, vois les vieilles cartes maritimes étoiler leurs isthmes, étirer le sillon des passes comme des langues de sorcière vers le large, desquelles sont restés les lagunes et les étangs de la côte atlantique, les marais, les cordons de dunes, c'est pourquoi, sous la grave et l'argile, notre assise est de beau sable blond qui absorbe dans l'heure les pluies, les orages, ainsi que l'eau des grandes marées d'équinoxe qui, inversant le tirant du fleuve, inondent les palus, les jalles, les esteys limoneux, y guidant l'anguille que nous pêchons accroupis dans les joncs les après-midi d'été. Sens-tu l'iode passer dans le vent brassant les grands pins maritimes, froissant les roseaux, sens-tu fumer l'écume des algues et le fraîchin des berges que retrousse le jusant, crever les cloques de vase, leur relent de croupissures, la saumure des anguilles se convulsant dans la bassine le soir, mucus bleu de nacre et, demain, leur fumet de grillade au sarment de vigne, aillée, persillée, poivre à volonté, à en éternuer.